Zeitschrift: Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 39 (2016)

Artikel: L'équitaion militaire médiévale : art de guerre ou art de grâce?

Autor: Forster, Loïs

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1077834

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'équitation militaire médiévale. Art de guerre ou art de grâce?

Loïs Forster

Dans la redécouverte des savoirs gestuels du passé, l'équitation constitue un cas totalement à part, dans le sens où elle ne concerne pas le seul corps humain, mais aussi celui du cheval qui entre en interaction avec lui. Si l'on s'intéresse à l'équitation militaire médiévale, un problème fondamental réside dans la relégation quasi systématique à l'implicite de tout ce qui concerne le savoir-faire équestre dans la plupart des sources dont nous disposons. Nombre de chroniqueurs, lorsqu'ils relatent des combats auxquels ils ont assisté, se concentrent ainsi sur la description, parfois très précise, des différents coups portés, mais ne mentionnent guère les mouvements des chevaux. De manière similaire, les traités de combat qui abordent le combat monté jugent l'art équestre comme un savoir-faire présupposé connu par les lecteurs: la précision des techniques effectuées par le combattant contraste avec le flou concernant le travail équestre.

Une autre difficulté particulière mérite d'être soulignée: contrairement au maniement des armes médiévales, dont l'enseignement s'est interrompu pendant des siècles, la pratique de l'équitation n'a jamais cessé. Or si la continuité d'un enseignement a l'avantage de perpétuer une tradition orale, elle porte aussi l'inconvénient d'être soumise aux évolutions des siècles qui s'égrènent. Si les chercheurs et expérimentateurs travaillant sur les arts du combat médiéval à pied peuvent regretter de ne s'appuyer principalement que sur des sources textuelles et iconographiques, ceux qui travaillent sur l'équitation doivent se contenter de sources allusives mais peuvent essayer de combler leurs lacunes en se référant aux pratiques modernes. De façon assez paradoxale, cet état de fait peut constituer une difficulté d'un autre type, car leur appréhension de l'équitation médiévale risque de se trouver influencée par les pratiques contemporaines, séparées des pratiques médiévales par des siècles d'évolution. Le risque de l'anachronisme est donc omniprésent, dans les techniques mises en œuvre, mais aussi dans les jugements de valeur qui peuvent être induits: un cavalier moderne compétent pourrait juger inférieur, primitif, un savoir-faire différant largement de ce qu'il connaît, même si celui-ci s'avère parfaitement adapté au contexte dans lequel il a vu le jour et s'est épanoui.

Touchant un domaine relativement délicat à aborder, le présent article a pour objectif de poser une première réflexion et de lancer des pistes permettant de cerner le degré de raffinement de l'équitation militaire à la fin de la période médiévale.

Le cheval et l'équipement

L'étude de l'équitation ne saurait se passer d'un questionnement sur l'animal utilisé par les cavaliers de l'époque médiévale. Sans développer ici ce point,[1] nous nous en tiendrons à une remarque essentielle: la très grande variété de montures au Moyen Age empêche la définition d'un cheval type. Assurément, le cheval de guerre médiéval n'est pas un cheval de trait, ni un cheval d'1,80 mètre au garrot comme l'actuel *shire*. Certes l'importance des chocs auxquels sont soumis les chevaux, notamment lors des charges ou des joutes, rend nécessaire de disposer d'animaux puissants et résistants, mais des chevaux compris entre 1,50 mètre et 1,60 mètre – ce qui semble constituer une moyenne plausible – conviennent parfaitement, tout en étant plus maniables et plus réactifs. Par ailleurs, il serait absurde de penser que le cheval espagnol, excellent animal de dressage, constitue le seul cheval possible pour pratiquer l'équitation médiévale. Le genêt d'Espagne était effectivement une monture très appréciée, et certainement très adaptée, mais aussi une monture coûteuse, très loin d'être la norme à l'époque.

Outre la question de l'animal, l'étude du savoir-faire équestre requiert de s'intéresser au matériel utilisé. Le seul traité médiéval d'équitation actuellement connu porte un titre extrêmement révélateur: le *Livro da ensinança de bem cavalgar toda sela* présente l'art de savoir monter sur toutes les selles. L'auteur, le roi du Portugal Dom Duarte, insiste bien dans cet ouvrage sur le fait qu'un cavalier doit savoir monter en accord avec la selle qu'il utilise.[2]

Ainsi, toute recherche sur l'équitation médiévale se doit d'être faite avec une reproduction la plus fidèle possible, au moins d'un point de vue fonctionnel, des selles de la période étudiée. Si les selles portugaises modernes sont couramment utilisées dans les joutes actuelles, elles ne sauraient répondre aux exigences d'une expérimentation rigoureuse. La Figure 1 présente une selle fabriquée par Joram van Essen, dont la forme est la copie d'une selle conservée à Vienne (Fig. 2).

1 Pour davantage de précisions sur l'animal lui-même, voir Loïs Forster, Le cheval d'armes, in: Daniel Jaquet (éd.), L'art chevaleresque du combat, Neuchâtel 2013, pp. 173–186. Il faut également noter que le cheval a fait l'objet de recherches récentes, voir l'article de Martin Clauss qui propose également une revue de l'historiographie sur le sujet (Waffe und Opfer–Pferde in Mittelalterlichen Kriegen, in: Rainer Pöppinghege (éd.), Tiere im Krieg. Von der Antike bis zur Gegenwart, Padeborn 2009, pp. 47–64) et Bernard Andenmatten, Agostino Paravicini Bagliani et Eva Pibri (éds.), Le cheval dans la culture médiévale (Micrologus' Library 69), Firenze, 2015 .

2 Ce livre, rédigé dans les années 1430, ne saurait être considéré comme un véritable traité technique dans le sens où l'auteur, malgré des indications pratiques, ne décrit pas véritablement l'art de monter à cheval, celui-ci se transmettant bien plus facilement par l'exemple – hélas, nous le savons bien! Antonio Franco Preto, The Royal Book of Horsemanship, Jousting and Knightly Combat. A Translation into English of King Dom Duarte's 1438 Treatise: Livro Da Ensinança De Bem Cavalgar Toda Sela, «The Art of Riding in Every Saddle», Highland Village 2006. Pour une discussion relative à cette source, voir notamment Carlos Pereira, Naissance et renaissance de l'équitation portugaise: du XVe au XVIIIe siècle d'après l'étude des textes fondateurs, Paris 2010.

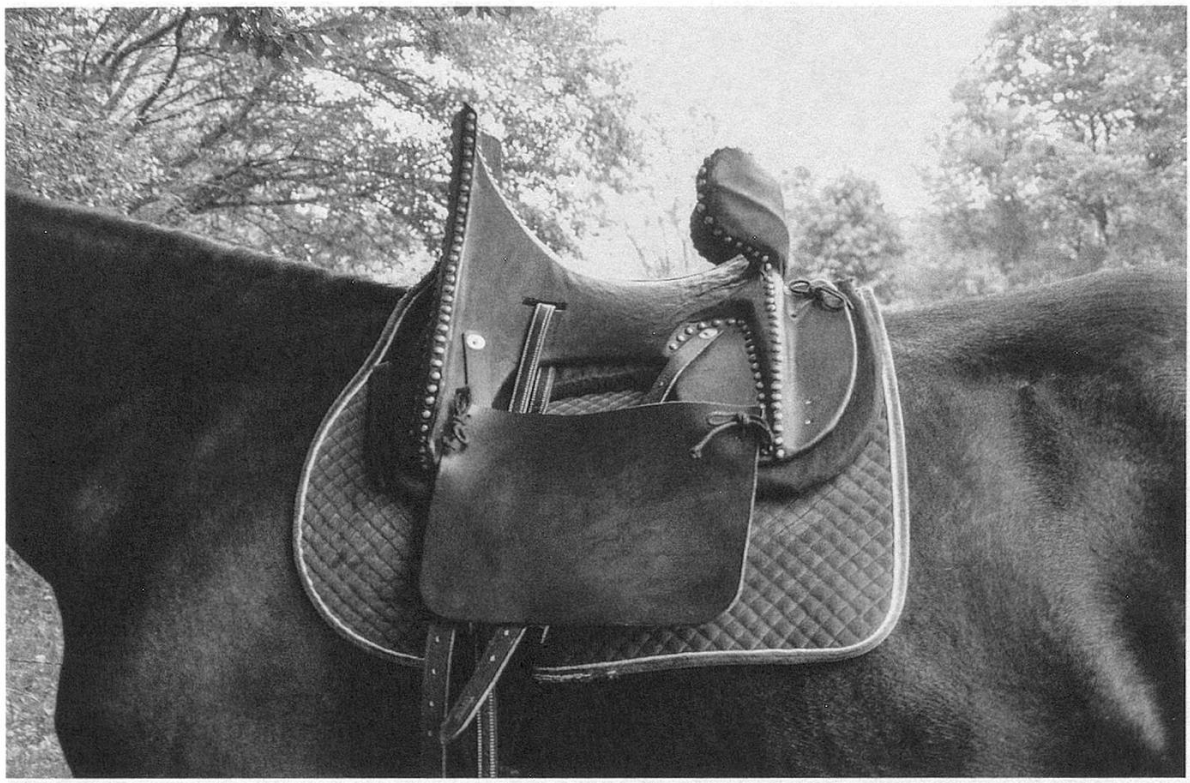

Figure 1: Reconstitution de selle médiévale. Cliché B. Boillot.

Celle-ci est munie à l'avant d'un pommeau extrêmement montant et protecteur. A l'arrière, le troussequin, sans être véritablement très haut, enveloppe le bassin grâce aux deux ailes qui montent sur les hanches. De nombreux témoignages iconographiques donnent à voir des selles similaires (Fig. 4).

Dans son article portant sur une selle conservée au Royal Armouries, Karen Watts remarque qu'un jouteur, maintenu à cheval par les ailes du troussequin d'une telle selle, peut se casser le dos sous l'impact d'un coup de lance.[3] En effet, cette selle confère un solide appui, précieux lors des chocs, mais l'hypothèse de Watts reste conjecturelle: l'usage d'une copie permet de réaliser qu'elle laisse au cavalier une vraie liberté de mouvement, l'autorisant à se pencher en arrière, de façon volontaire (Fig. 3) ou contrainte, conformément aux mentions de jouteurs qui ploient sur la croupe de leurs chevaux sous la puissance d'un coup reçu.

De nombreux cavaliers représentés dans l'iconographie médiévale montent avec les jambes tendues (Fig. 4), et même quand tel n'est pas le cas, leurs étriers sont toujours réglés très longs. Dom Duarte stipule qu'un cavalier français ou anglais qui monterait sur une selle munie de courtes étrivières se trouverait gêné et

3 Karen Watts, Une selle médiévale d'Europe centrale au Royal Armouries Museum, in: Cahiers d'études et de recherches du musée de l'Armée 6 (2006), pp. 53–54.

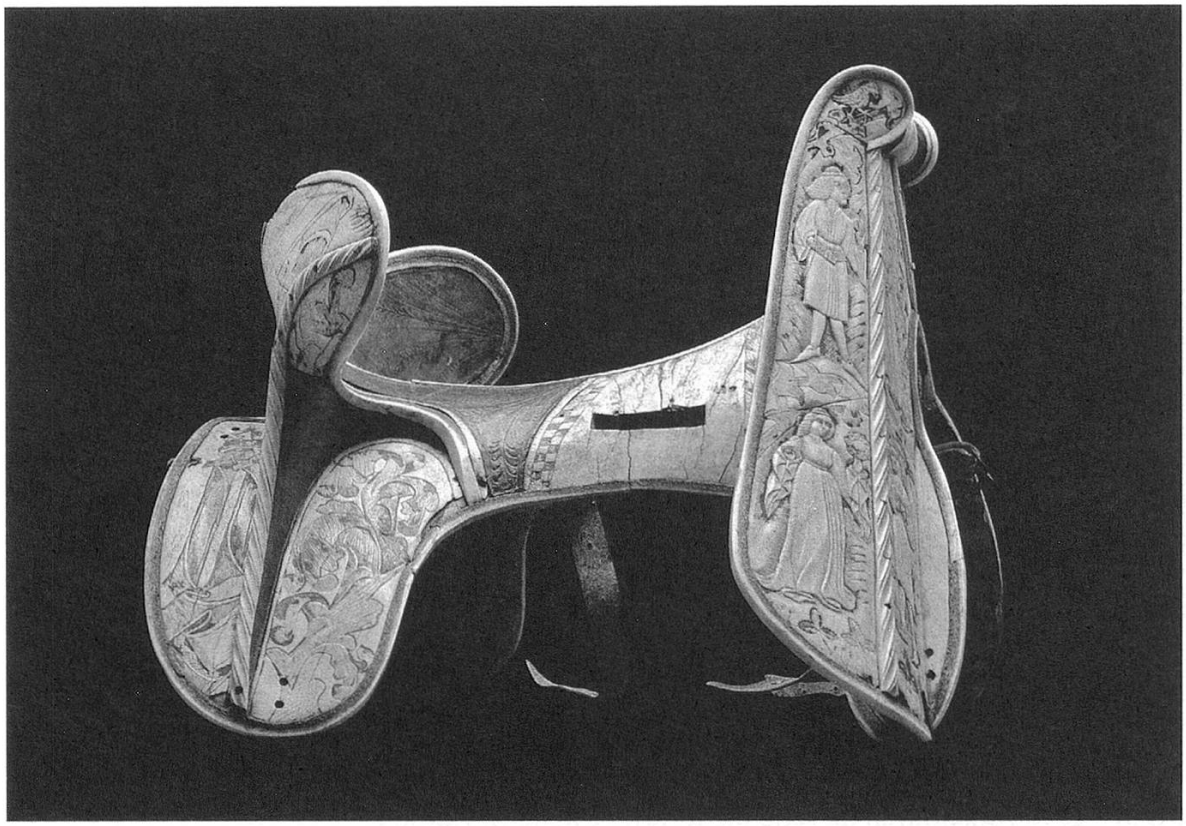

Figure 2: Selle médiévale. Wien, Hofjagd- und Rüstkammer, A64. Cliché Jebulon Van Essen.

que, de façon générale, beaucoup de cavaliers ont du mal à faire quoi que ce soit de complexe quand ils ont une étrivière cassée. Bien que critique, cette dernière remarque n'en témoigne pas moins de ce qui devait relever des pratiques courantes des cavaliers, habitués à s'appuyer sur leurs étriers.[4]

Les éperons constituent une autre pièce de matériel apparemment essentielle pour les cavaliers médiévaux. Si les éperons dorés témoignent du statut de chevalier, leur valeur est loin d'être purement symbolique, et il semble difficile dans la conception médiévale de bien monter sans leur aide.[5] Certains éperons médiévaux peuvent atteindre une taille impressionnante, voire effrayante pour des cavaliers modernes, mais cette longueur devait avoir un intérêt pratique pour un certain type d'équitation. Dom Duarte précise en effet que les éperons longs sont ceux qu'on utilise quand les jambes sont recouvertes d'une armure.

L'embouchure enfin est un élément capital en équitation. Les cavaliers de la fin du Moyen Age ont généralement recours à des mors de bride, munis de branches produisant un effet de levier sur la bouche, utilisés avec une ou deux paires de

4 Preto, The Royal Book of Horsemanship…, *op. cit.*, p. 25.
5 Cette idée demande un développement trop long pour être inclus dans cet article.

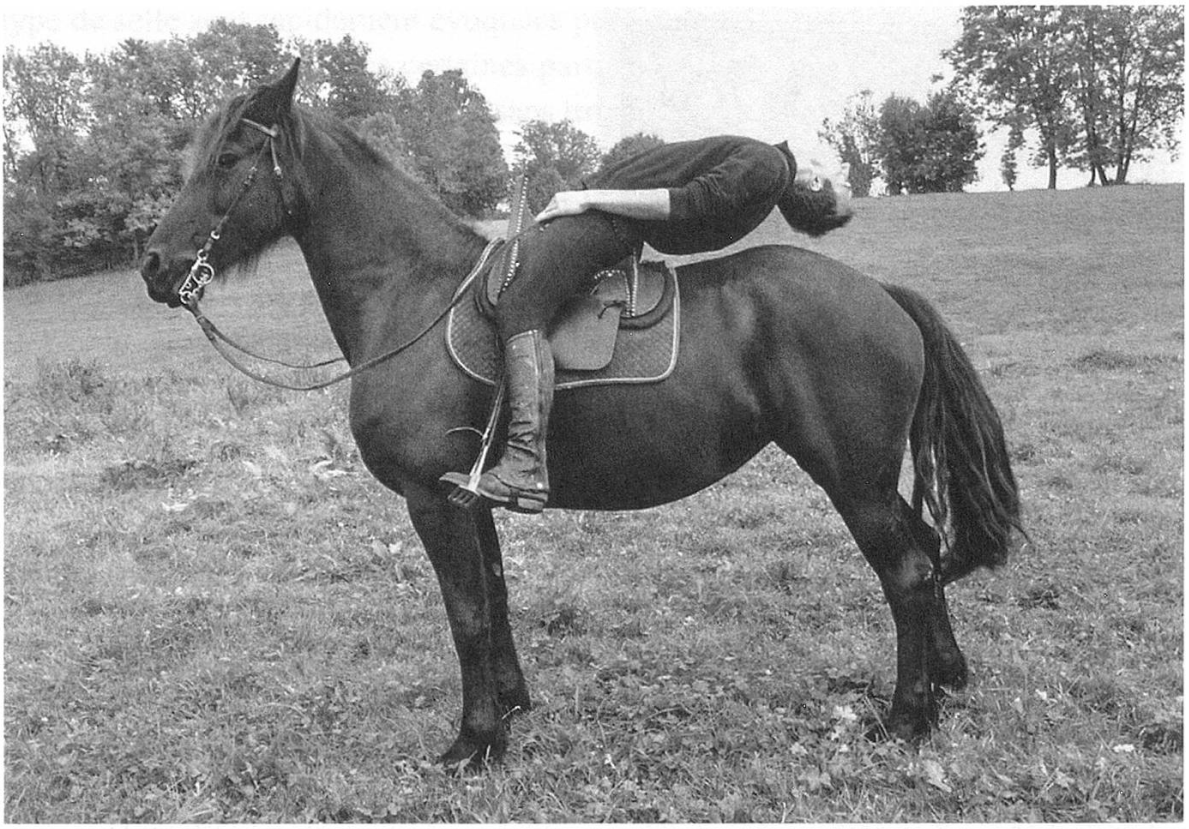

Figure 3: Se pencher sur une selle enveloppante. Cliché B. Boillot.

rênes.[6] Les branches procurent une puissance importante aux effets de rênes. De nombreux témoignages iconographiques montrent ainsi des chevaux ayant la bouche ouverte, signe probable d'une utilisation trop brutale d'un mors trop dur (Fig. 4). Dès le XIIIe siècle, Jordanus Rufus condamne l'usage des mors cruels et âpres,[7] ce qui permet de savoir que cette dérive existait mais qu'elle n'était pas généralisée.

Dans le cadre de l'expérimentation actuelle, le soin accordé aux chevaux et la moindre exigence de résultats immédiats tendraient à faire bannir les mors trop brutaux ou les éperons trop blessants. Néanmoins, la condamnation de la violence de l'équipement équestre médiéval reviendrait à nier tout intérêt à son étude et conduirait à omettre un aspect absolument fondamental: la violence d'un objet dépend avant tout de l'utilisation qu'en fait son propriétaire. En d'autres termes, le recours d'un matériel potentiellement contraignant pour la monture diminue d'autant l'intensité nécessaire aux mouvements du cavalier pour l'obtention des

6 Ewart Oakeshott, A Knight and his horse, Chester Springs 1998, pp. 38–39.

7 Jordanus Rufus est l'auteur d'un traité d'hippiatrie intitulé *La marechaucie des chevax*, recopié et traduit en plusieurs langues jusqu'au XVIe siècle. Brigitte Prévot, La science du cheval au Moyen Age. Le traité d'hippiatrie de Jordanus Rufus, Paris 1991, p. 39.

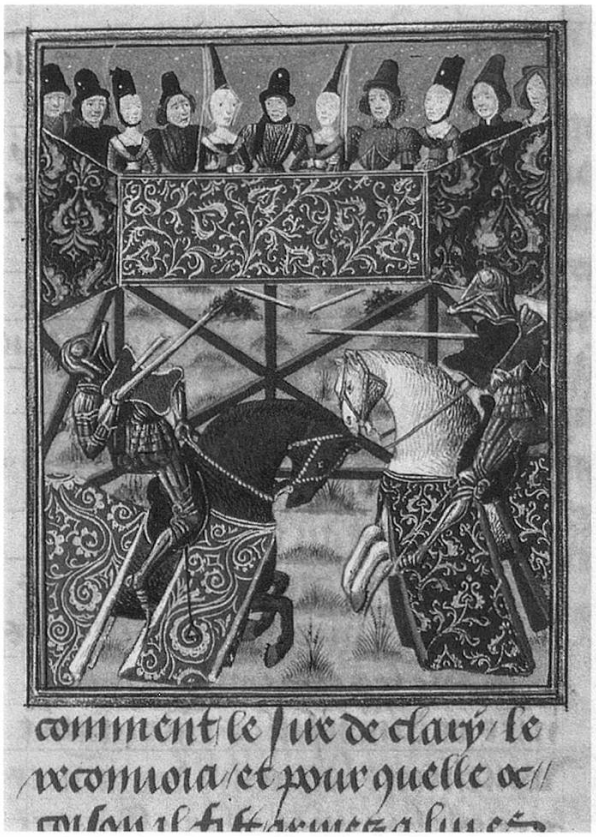

Figure 4: Pierre de Courtenay et Sire de Clary (Bruges, env. 1470). London, British Library, Ms Harley 4379, fol. 19v. Avec l'aimable permission de l'institution.

résultats désirés. En définitive, les phases d'expérimentation requièrent l'utilisation d'un matériel se rapprochant le plus possible de l'authenticité historique. Puisque ce matériel conditionne l'équitation, il est essentiel pour appréhender l'art équestre médiéval, mais il suggère de la part du cavalier une maîtrise suffisamment élevée pour préserver le cheval.

L'équitation militaire médiévale: un essai de synthèse

Les traités équestres ne fleurissent qu'à partir du milieu du XVIe siècle. Avant cela, les descriptions directes de l'équitation sont peu nombreuses et nous devons généralement nous contenter d'indices, d'allusions, dont l'accumulation permet tout de même de cerner la pratique.

Le précieux traité de Dom Duarte énumère plusieurs types d'équitation à adopter en conformité avec la selle utilisée. Le premier modèle qu'il évoque, qu'il nomme «Bravante», correspond aux selles enveloppantes (Fig. 1 et 2). D'après lui, un cavalier montant sur une telle selle n'utilise guère ses mollets et doit, pour être fermement monté, avoir les pieds solidement fichés dans les étriers, en tendant ses jambes légèrement en avant. Deux variantes possibles d'équitation avec ce même

type de selle sont rapidement évoquées par l'auteur: la première, répandue notamment en Angleterre et dans certaines parties de l'Italie, consiste à monter avec les jambes tendues ou un peu fléchies sans trop accorder d'importance à la fermeté des pieds dans les étriers (et donc à la longueur des étrivières); la seconde est envisageable lors des joutes et des tournois si les étriers sont fixés l'un à l'autre sous le ventre du cheval et consiste à avoir les jambes tendues à la verticale, sans s'asseoir sur la selle mais en s'appuyant seulement contre le troussequin. Outre les selles Bravante, Dom Duarte traite des selles de type Gineta, sans pommeau ni troussequin, qui suggèrent une équitation avec les jambes fléchies, au contact du cheval de façon permanente. Il termine par la monte à cru, sans selle, éventuellement avec un simple tapis.[8]

L'équitation qui retiendra ici notre attention est bien entendu la première, avec une selle dite Bravante, qui correspond à l'équitation militaire en usage dans plusieurs pays d'Europe de l'Ouest, dont la France. La représentation très fréquente sur les enluminures du XVe siècle de cavaliers avec les jambes tendues en avant (Fig. 4) ne suit donc pas une simple convention artistique mais illustre cette façon spécifique de monter. Si cette position semble étrange à l'œil d'un cavalier contemporain, c'est en partie parce qu'elle ne répond pas seulement à des exigences équestres, mais aussi martiales. Le fait de tendre les jambes en avant permet en effet d'appuyer fortement le bassin contre le troussequin. Solidement calé sur la selle, le cavalier fait ainsi pleinement corps avec sa monture pour constituer avec elle une sorte de projectile vivant. Cette capacité à former un bloc uni résistant aux chocs est particulièrement mise en évidence lors des joutes, ce qui explique que le désarçonnement y soit considéré comme le coup le plus réussi.[9]

Etre solidement ancré sur sa selle ne suffit pas à faire un bon cavalier: rester en selle sans maîtriser sa monture n'aurait guère d'intérêt. Lorsqu'il traite du dressage, Jordanus Rufus insiste sur l'importance de ramener la tête du cheval près du corps, de la lui faire incliner en courbant ou en ployant le col[10] (ce qu'on a appelé plus tard le «ramener»). Il fait état de la sensation ainsi acquise d'un meilleur contrôle de l'allure et de la direction du cheval. Il témoigne ici clairement de l'obtention d'un cheval «placé» sans comprendre l'ensemble du phénomène, qui suggère également l'engagement des postérieurs sous le corps permettant d'obtenir l'équilibre (le «rassembler»). On devine un certain empirisme quand Rufus dit que

8 Preto, The Royal Book of Horsemanship, *op. cit.*, pp. 22–24.
9 Loïs Forster, La joute, le plus gracieux des arts de la guerre, in: Les arts de guerre et de grâce (XIVe–VIIIe siècles). De la codification du mouvement à sa restitution: hypothèses, expérimentations et limites (actes du colloque des 21 et 22 mai 2012 tenu à Lille 3), Revue E-Phaïstos, hors-série, à paraître.
10 Prévot, La science du cheval, *op. cit.*, p. 122.

toute *cautele*, c'est-à-dire toute ruse, toute astuce, pour parvenir à ramener la tête du cheval sera la bienvenue. Cette conscience du «placer» par les seules sensations et la difficulté à comprendre ce qui se passe en dehors de l'inclinaison de la tête devaient amener de nombreux cavaliers, moins experts que le maréchal, à obtenir de leurs chevaux un simple «ramener», et non pas un véritable «placer».[11]

Néanmoins, il ne faudrait pas non plus imaginer des cavaliers se cantonnant à tirer bêtement sur les rênes. Guillaume Leseur mentionne des hommes qui *«ne laissoient pas dormir leurs chevaulx entre leurs cuisses, ainçoys les faisoient [...] sentir l'esperon et hault contourner»*, allusion claire au ramener de la tête.[12] Apparemment, ces cavaliers (parmi d'autres) avaient bien compris qu'il fallait avoir de l'impulsion, c'est-à-dire disposer d'un animal dynamique, pour obtenir un placer, même si la compréhension exacte de ce phénomène n'était pas aboutie.

Par ailleurs, maîtriser son cheval inclut bien sûr de maîtriser son allure. Ainsi, quand au Pas de la Fontaine des Pleurs, Jean de Boniface, que l'on sait être un très bon cavalier, rejoint l'extrémité de la lice au galop avant un combat, Olivier de La Marche croit nécessaire de préciser que le cheval court avec le congé de son cavalier et n'échappe donc pas à son contrôle.[13] Dans son poème, Geoffroi de Charny évoque un cheval allant à l'amble lors d'une joute, qui refuse de passer au galop au moment de la course et conduit à la défaite cuisante et honteuse de son cavalier qui finit désarçonné dans la boue.

Le moment où les jouteurs passent au galop pour s'élancer dans leur course est l'un des rares où l'on relève régulièrement une allusion à l'équitation. Certaines expressions se retrouvent couramment, comme *«férir des éperons»*. Une autre retiendra ici davantage notre attention. Les chroniqueurs bourguignons décrivent souvent les jouteurs qui *«laissent courre»* leurs chevaux. Pour celui qui s'intéresse à l'équitation médiévale, cette expression n'est pas anodine. Elle donne l'impression d'une certaine passivité du cavalier, qui sait que son cheval connaît son travail et le laisse choisir à la fois l'allure et la direction.

Plusieurs indications sur la direction laissent à penser que la ligne droite est largement privilégiée à la fin de Moyen Age. Au début du XVe siècle, le chroniqueur Enguerrand de Monstrelet évoque des cavaliers lombards et gascons dont les chevaux sont *«accoustumez de tourner en courant, ce que n'avoient pas accoustumé*

11 Etienne Saurel, Pratique de l'équitation d'après les maîtres français, Paris 1964, pp. 126–137.
12 Henri Courteault (éd.), Histoire de Gaston IV, comte de Foix, par Guillaume Leseur, chronique inédite du XVe siècle, t. II, Paris 1896, p. 188.
13 Olivier de La Marche, Mémoires, dans Mémoires d'Olivier de La Marche, maître d'Hôtel et capitaine des gardes de Charles le Téméraire, éd. Henri Beaune et Jules D'Arbaumont, Paris 1883–1888, 4 vol., ici vol. II, p. 156.

François, Picards, Flamens ne Brabanceons a voir»[14]. Cette observation paraît surprenante et on peut se demander si un tel état de fait est plausible.

Si l'on se penche sur les principaux exercices équestres pratiqués par les chevaliers, le terme de tournoi laisse entendre que les cavaliers pouvaient «se tourner autour». Cependant, les recommandations contenues dans le *De bem cavalgar* ne vont pas dans ce sens. Cette source provenant de la péninsule ibérique, bien plus au fait de l'équitation arabe que la France ou la Bourgogne, on pourrait s'attendre à ce que Dom Duarte préconise d'effectuer des manœuvres reposant sur des virages serrés, proches des tactiques militaires orientales; or il recommande de traverser le terrain en ligne droite, afin de ne pas fatiguer le cheval et de profiter au maximum de sa vitesse pour accroître la puissance des coups d'épée délivrés.[15]

A la joute, les virages ne sont absolument pas essentiels puisque la course en ligne droite, parallèle à celle de l'adversaire, est évidemment la norme. Cela dit, obtenir une telle course n'est pas toujours très aisé. Le jouteur décrit par Charny, qui n'arrive pas à faire façon de sa monture, accumule les difficultés: non seulement celle-ci reste à l'amble, mais elle ne veut pas *«aler droite voie»*[16].

L'incertitude de la course des jouteurs, induisant un risque de collision des deux chevaux, conduit au XVe siècle à l'adoption progressive de la barrière centrale, la «toile», qui supprime le souci d'un déplacement involontaire vers la gauche.[17] Restait encore à remédier au problème récurrent des écarts sur la droite avant le choc. Différentes solutions ont pu être trouvées pour empêcher les chevaux de se dérober aux coups, notamment l'aide de piétons et l'installation de contre-barrières.

Ces difficultés à canaliser le cheval dans une trajectoire en ligne droite peuvent s'expliquer par l'équitation pratiquée. Dom Duarte affirme qu'avec une selle française, le cavalier s'aide des genoux et des cuisses, mais très peu des mollets; or le fait de monter avec les mollets éloignés des flancs du cheval et les jambes tendues rend difficile le contrôle de la direction (en virage surtout, mais aussi en ligne droite). Il conseille au jouteur de donner un coup d'éperons au moment de lancer le cheval puis un coup juste avant le choc pour qu'il ne se dérobe pas, ce qui laisse entendre qu'il n'y a aucun contact des jambes avec le cheval le reste du temps.[18] Dans ces conditions, la réussite de la course incombe pour une part importante au

14 Cité dans Philippe Contamine, La guerre au Moyen Age, Paris 2003 (6e éd.), pp. 245–246.
15 Preto The Royal Book of Horsemanship, *op. cit.*, pp. 113–115.
16 Loïs Forster, Les traités de Geoffroi de Charny, mémoire de master, Université de Franche-Comté 2008, p. 157.
17 Richard Barber et Juliet Barker, Les tournois (traduction française de Jean-Robert Gerard), Paris 1989, p. 208.
18 Preto, The Royal Book of Horsemanship, *op. cit.*, p. 79 et 132.

bon dressage du cheval, qui doit être habitué à aller en ligne droite de lui-même et ainsi permettre au cavalier de se concentrer sur son activité martiale.

La propension à privilégier la ligne droite dans le travail équestre est cohérente avec les tactiques utilisées sur le champ de bataille par les hommes d'armes de cette époque. Même si une analyse détaillée de celles-ci s'avèrerait enrichissante, nous pouvons déjà relever la prépondérance de la charge, pendant laquelle la formation en haie (c'est-à-dire en ligne) des contingents de cavalerie lourde limite le problème de gestion de la direction puisque chaque cheval est encadré par deux autres. Par ailleurs, la fréquence à laquelle les hommes d'armes mettent pied à terre pour combattre montre bien que le dressage des chevaux ne doit pas forcément leur permettre de faire face à toutes les situations.

Au regard critique contemporain, l'équitation militaire médiévale, ainsi qu'elle apparaît à travers les sources évoquées, peut sembler imparfaite, à cause de l'absence de contrôle total de la monture qu'elle semble induire et de la concentration sur une trajectoire en ligne droite; mais elle trouve sa logique dans les effets recherchés, sa période et son contexte d'application.

Les expérimentations actuelles: intérêt et limite

S'il est pour l'instant difficile de tirer des conclusions claires et sûres de l'approche expérimentale concernant l'équitation médiévale, elle a d'ores et déjà le mérite de pouvoir balayer sans équivoque des hypothèses incohérentes, comme celle d'Ewart Oakeshott sur le terme «destrier» pour désigner le cheval de guerre. On considère généralement que le destrier était mené de la main droite par le valet ou l'écuyer du chevalier, mais l'auteur propose une autre hypothèse, bien plus crédible selon lui: il soutient l'idée que le destrier tient son nom du fait qu'on lui demande de galoper à droite, pour pouvoir fuir sur la droite à tout moment, en précisant qu'un mouvement sur la gauche n'est jamais souhaitable (à cause des risques de collision). Oakeshott rappelle à cette occasion qu'un cheval qui galope ne déplace pas ses deux membres antérieurs ensemble. En effet, on dit qu'un cheval galope à droite ou à gauche, indiquant par là le membre antérieur qui se porte le plus loin en avant à chaque foulée. Oakeshott évoque la possibilité d'une mauvaise compréhension de ce phénomène par les clercs et chroniqueurs non cavaliers, qui auraient donc écrit qu'on menait le cheval de la main droite.[19] Mais cette théorie s'avère absurde lorsqu'on la confronte à la pratique: en joute, il est plus aisé et plus efficace d'avoir un cheval qui galope à gauche. Pour le maniement de la lance, le galop à gauche permet de porter un coup puissant à l'adversaire (qui est à gauche), alors que le

19 Oakeshott, A Knight and his horse, *op. cit.*, pp. 35–36.

galop à droite tend à faire dévier le coup sur la droite et donc à rater la cible, tout en facilitant une fuite sur la droite déjà naturelle et problématique.

Si la pratique offre une compréhension intime de certains phénomènes, elle ne saurait se suffire à elle-même pour analyser un savoir-faire du passé. Ainsi les personnes centrées sur leur pratique prennent-elles le risque de s'éloigner de l'historicité.

Un premier exemple le montre bien: Richard Alvarez, considérant la charge à la lance tout à fait possible sans l'aide des étriers, nie leur rôle dans le développement des tactiques de choc dans les armées médiévales, en se basant sur sa propre expérience.[20] On voit ici apparaître les limites d'une approche empirique: ce n'est pas parce qu'il est possible de charger sans étrier que cette observation est révélatrice des pratiques médiévales. La recherche historique ne s'intéresse pas tant à ce que les chevaliers auraient pu faire qu'à ce qu'ils ont réellement fait, or les étriers ont un rôle prépondérant dans l'équitation médiévale, comme nous l'avons précédemment mis en évidence.

Cette tendance à accorder trop d'attention à ce qui est faisable se retrouve dans un article de Kristina Charron consacré au combat monté.[21] Cette excellente cavalière y explique comment l'utilisation judicieuse des différents temps du galop peut accroître l'efficacité du combattant monté, en parvenant à faire coïncider le coup porté avec le temps le plus adapté (rappelons que le galop est une allure sautée à trois temps suivis d'un temps de suspension). Ainsi, pour porter un coup puissant, le troisième temps du galop, en appui sur un seul antérieur, est le plus approprié car il permet de profiter de la retombée du cheval et donc d'obtenir un surcroît de puissance. En revanche, le temps de suspension confère une meilleure précision (l'exemple pris étant de saisir un anneau à la lance), car l'absence de contact du cheval avec le sol limite les secousses, les mouvements parasites. Si la capacité à jouer ainsi avec les temps les plus adaptés du galop requiert une maîtrise équestre remarquable, cette démarche souffre de plusieurs problèmes d'interprétation, à commencer par la dissociation entre travail de précision d'une part, et de puissance d'autre part, qui n'est pas pertinente: un coup de lance sur un ennemi requiert à la fois puissance et précision. En outre, il serait plus difficile encore de mesurer les foulées de galop afin d'arriver sur le temps le plus adapté face à un ennemi en mouvement dont on ne peut contrôler la vitesse. Enfin, dernier problème et non des moindres: les cavaliers médiévaux ne semblent pas savoir décomposer les quatre temps du galop. Dans le *De Animalibus*, l'encyclopédie de saint Albert le Grand, le

20 Richard Alvarez, Saddle, Lance and Stirrup. An Examination of the Mechanics of Shock Combat and the Development of Shock Tactics, http://www.classicalfencing.com/articles/shock.php (01.12.2010).

21 Kristina Charron, Mounted combat and the art of horsemanship, in: WMA illustrated 3 (2008), pp. 12–17.

galop est présenté comme une succession de sauts.[22] L'incompréhension de la décomposition des temps du galop explique les représentations stéréotypées de chevaux censés être au galop, mais semblant plutôt sur le point de sauter, poussant sur leurs deux postérieurs, et les deux antérieurs joints (ce que l'on voit partiellement sur la Fig. 4). Cette figuration erronée du galop dans les enluminures médiévales se retrouve encore au XIXe siècle et n'est remise en question que par la photographie puis le cinéma.[23]

En conséquence, une approche trop empirique, insuffisamment confrontée aux sources, peut aboutir à des résultats biaisés. Le seul critère de l'efficacité ne saurait en aucun cas constituer un argument historique. En d'autres termes, ce n'est pas parce qu'une pratique est faisable, ou même efficace, qu'elle a été effectivement mise en œuvre dans les siècles passés.

Même avec un réel souci d'historicité, se rapprocher des pratiques médiévales est loin d'être évident. Le jouteur international Luke Binks, qui assure des stages de formation à la joute, dit appuyer son travail équestre sur le traité d'équitation de Dom Duarte. Il considère que la monte avec les jambes tendues en avant n'est qu'une des méthodes employées parmi d'autres et il préfère, quant à lui, le style Gineta, qu'il applique et enseigne à ses élèves.[24] En réalité, la justification historique invoquée ici ne tient pas une fois qu'elle est confrontée attentivement aux sources. Même en se cantonnant au traité de Dom Duarte, c'est clairement l'équitation Bravante qui est employée dans les joutes. L'équitation Gineta est en fait l'équitation adoptée par les Arabes, comme en témoigne explicitement Antoine de Lalaing: il rapporte qu'Isabelle la Catholique et son mari commandent à la fin du XVe siècle aux hommes de leur royaume *«que ceuls de la frontiere des Franchois chevaulcheroient nostre mode, et les voisins a Mores chevaulcheroient a la jennette»*.[25]

Par conséquent, adopter une équitation Gineta en s'intéressant à la monte médiévale occidentale, utilisée lors des joutes et des tournois, sur une selle enveloppante, est purement et simplement une erreur sur le plan historique. L'équitation Gineta n'est tout simplement pas l'équitation militaire médiévale occidentale. De plus, prétendre l'appliquer en tant que pratique historique revient à légitimer le recours à un savoir-faire développé en équitation classique – de façon postérieure à la période qui nous intéresse ici – dans lequel la maîtrise du cheval passe par un

22 Brigitte Prévot et Bernard Ribémont, Le cheval en France au Moyen Age, sa place dans le monde médiéval, sa médecine: l'exemple d'un traité vétérinaire du XIVe siècle: la Cirurgie des chevaux, Orléans/Caen 1994, p. 455.

23 Saurel, Pratique de l'équitation, *op.cit.*, p. 82.

24 Interview donnée à l'occasion d'un stage au Texas en octobre 2012, http://www.thejoustinglife.com/2013/02/a-video-interview-with-international.html (01.09.2013).

25 Cité dans Contamine, La guerre au Moyen Age, *op. cit.*, p. 250.

contact étroit des jambes avec les flancs de l'animal. Il est d'ailleurs révélateur que plusieurs jouteurs actuels, qui n'ont pas forcément de prétention historique dans leur équitation, montent sans porter d'armure sur leurs mollets, justement parce qu'il est ainsi plus facile de sentir son cheval en adoptant une équitation classique.

Pour terminer, notons qu'il existe actuellement des reconstitutions dont on ne peut que reconnaître l'extrême qualité. A ce titre, le tournoi de Sankt Wendel tenu en Allemagne en 2012 est exemplaire. Néanmoins, un point de détail apparemment anodin doit être relevé: les règles du tournoi privilégient les manœuvres équestres à la répétition des frappes, précisant que la mêlée est d'abord un jeu d'équitation et en deuxième lieu seulement un jeu de frappe.[26] Ce changement de priorité se comprend parfaitement dans le contexte moderne, qui exige de fournir un spectacle de qualité, qui soit impressionnant tout en ménageant les corps, le matériel et les montures (notamment pour des cavaliers indéniablement très soucieux d'un dressage fin de leurs chevaux). Cependant, d'un point de vue strictement historique, l'ordre des priorités n'est pas le bon. Les préconisations de Dom Duarte déjà mentionnées montrent bien que le tournoi est avant tout un jeu de frappe et de puissance. A la violence des coups portés s'ajoute même la possibilité que des chevaux puissants renversent à terre les chevaux plus légers.[27] Assurément, il ne serait pas souhaitable de reproduire actuellement des affrontements aussi intenses, dangereux pour les montures. Cependant, il est capital de ne pas perdre de vue que le changement d'esprit dans les règles du jeu a une incidence sur l'équitation adaptée à ce type de combat.

Conclusion

Il s'avère complexe d'aborder un sujet pratique pour lequel les sources sont rares. Dans ce contexte, plusieurs travers sont à éviter, comme celui d'essayer de réfléchir à la pratique sans pratiquer véritablement soi-même, ou de façon trop empirique, ou celui de partir d'une pratique moderne, certes très efficace, complexe à maîtriser, mais anachronique (comme l'équitation de haute école), en essayant éventuellement ensuite de le justifier historiquement.

Pour appréhender le mieux possible l'équitation médiévale, il est nécessaire d'une part de fournir des efforts sur le matériel utilisé pour se rapprocher autant que possible de l'authenticité historique, d'autre part de s'appuyer sur les sources existantes, même si elles sont minces, sans chercher à les surinterpréter. Recourir à une équitation raffinée connue grâce à des sources postérieures peut certes se révé-

26 Voir en ligne, http://turnier.sankt-wendel.de/english/regeln.php (01.09.2013).
27 Claude Gaier, Armes et combats dans l'univers médiéval, t. 2, Bruxelles 2004, p. 159.

ler efficace, mais si ce savoir-faire n'a pas été développé à l'époque étudiée, son usage ne saurait répondre à des critères d'archéologie expérimentale. Dans cette démarche, il est important de garder en tête que dans le combat équestre médiéval, l'équitation, aussi fondamentale soit-elle, est secondaire par rapport au maniement des armes: en effet, si l'équitation doit servir le combat, ce sont bien les armes qui occupent la place centrale.

La comparaison de deux citations distantes de moins de deux siècles incite à la prudence en cas de recours à des ouvrages postérieurs à la période étudiée: au début du XVe siècle, Dom Duarte remarque que des cavaliers apparemment maladroits peuvent être de remarquables jouteurs[28]; au XVIIe siècle, Antoine de Pluvinel estime que certains chevaliers feraient mieux de rester chez eux tant ils sont piètres cavaliers.[29] On voit là un indice du passage d'une équitation militaire, basée sur une efficacité pragmatique, adaptée à une cavalerie lourde, à une équitation de manège, se plaisant à obtenir des effets particulièrement complexes avec une recherche esthétique.

En somme, l'équitation militaire médiévale est bien un art de guerre, une équitation peut-être basique et pragmatique, mais assurément efficace dans son contexte d'utilisation. Dans les siècles suivants, l'art équestre développé dans les milieux de cour et les carrousels devient progressivement un art de grâce, qui n'est pas forcément directement applicable au combat.[30]

Pour terminer, j'insisterai sur la prudence à adopter vis-à-vis de l'expérimentation et des conclusions à en tirer, mais aussi sur l'insuffisance de la recherche académique classique pour étudier un tel sujet. Face à des sources délicates à interpréter, la mise en pratique est un exercice périlleux mais néanmoins fondamental pour saisir la réalité historique du savoir-faire équestre, permettant – y compris par des expérimentations finalement remises en question – de mieux comprendre les informations implicites des sources, d'attirer l'attention du chercheur sur certains points, de poser de bonnes questions, et au final de faire progresser nos connaissances. Ainsi, comme dans tout autre domaine, mais peut-être avec plus d'acuité encore, s'impose une nécessité absolue de rigueur dans la démarche, de remise en cause perpétuelle et d'humilité, malgré la fierté ressentie à vouloir ressusciter un si noble art, avec un si noble animal.

28 Preto, The Royal Book of Horsemanship, *op. cit.*, p. 6.
29 Sydney Anglo, How to win at tournaments: the technique of chivalric combat, in: The Antiquaries Journal 68 (1988), p. 253.
30 Saurel, Pratique de l'équitation, *op. cit.*, p. 85.